

La « Ruine de l'Occident »

Pas un mot autant que celui d'*Orient* ne fut chargé de valeurs sentimentales et passionnelles dans l'entre-deux guerres. Le discours politique fait alors une large consommation du terme « Occident », et dans tous les domaines. D'après Raymond Schwab, cette grande distribution qui structure à la fois l'analyse de l'histoire des civilisations, de l'histoire de l'art et de l'histoire politique est un héritage romain :

« *C'est l'empire romain qui s'étant approprié l'héritage hellénique, oppose deux blocs, le monde du nôtre et une vague Asie* »¹.

L'époque réfracte à propos des rapports entre l'Orient et l'Occident une interrogation profonde articulée aux questions de la philosophie de l'histoire et des civilisations. Sur fond de crise de l'esprit. Le point de départ commun de toutes les réflexions sur un tel sujet est l'ouvrage que fait paraître Paul Valéry en 1918, *La Crise de l'esprit*². Mais c'est Oswald Spengler qui « attache le grelot »³ en 1922 avec la parution du *Déclin de l'Occident* parfois traduit par *la Ruine de l'Occident*. C'est un best-seller, dont Lucien Febvre fait une synthèse hors-pair dans son ouvrage *Combats pour l'histoire*, et souligne le lien entre le succès de ce livre et les besoins dans une Allemagne en gestation de ce qui allait devenir le national-socialisme :

« *En 1922, un livre paraissait en Allemagne; Nom d'auteur inconnu, Spengler. Titre à effet : der Untergang des Abendlandes. (...) En quelques semaines le nom d'O. Spengler était célèbre dans le monde germanique – et son livre connaissait le plus grand succès qu'un livre de philosophie historique ait connu en Allemagne depuis Gibbon. Encore succès n'est-il pas le vrai mot: il faudrait parler de révélation* »⁴.

Ce succès, Lucien Febvre l'explique d'ailleurs en partie par le fait que Spengler jetait en pâture une histoire qu'il avait dérobée aux historiens patentés, qu'il nouait des relations qui saisissaient par leur imprévu et divertissait par leur variété et tout un public allemand lui dû la joie naïve et pure de découvrir l'histoire – ou du moins une histoire mise à sa portée, avec des perspectives présentées pour lui. Et ce public prit l'offrande avec reconnaissance.

En 1931, l'ouvrage est traduit en français et publié. A. Thibaudet en fait un compte rendu dans la *N.R.F.* avec l'ironie narquoise qui caractérise sa critique. Il évoque le « tapage aujourd'hui calmé » que fit le livre lors de sa parution. Doucement sarcastique, distante, et cependant jamais négative. Thibaudet tel qu'en lui-même rend compte de l'ouvrage...

« Il est bien de mettre à disposition du public français ce *Pourana* qui touche à tout, où les intuitions géniales ne manquent pas, mais où l'information révèle parfois plus d'assurance que de sûreté (Spengler ne fait-il pas de Descartes un familier des jansénistes comme Pascal). Le succès de ce pandémonium d'idées, d'abstractions, qui se vendit à cent mille exemplaires, fait en somme honneur au public allemand d'avant-guerre et le public lettré français y trouvera au moins de quoi réagir et discuter »⁵.

Effectivement, on discuta beaucoup ! Jean Caves, l'un des intellectuels qui fit connaître la problématique Orient-Occident commente l'ouvrage :

« *Il a paru après la guerre, en Allemagne, un livre d'Oswald Spengler : La ruine de l'Occident qui vient d'atteindre, malgré ses 1200 pages in-8, sa 47^{ème} édition, qui donne naissance depuis cinq ans à une quantité d'articles, de livres d'exégèse ou de critique, qui enfin a été couronné en 1919, par le comité du Nietzsche-Archiv. Un pareil succès avec un pareil titre prouve quelque chose. Le mieux, pour connaître la pensée de l'Allemagne contemporaine, est donc d'analyser ce qu'elle tient unanimement, sinon pour un chef-d'œuvre, du moins pour un monument très important. Il semble en le lisant qu'on assiste, dépouillé de toutes les somptuosités wagnériennes, au vrai Crépuscule des Dieux* »⁶.

Le débat Orient/Occident

Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé. Dans le même moment qu'apparaissent sur la scène française les thèses de

¹ Schwab (R.), *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950, p. 9.

² Dans *Variété I*, il a déjà ce mot devenu célèbre qui désigne l'Occident comme « un petit cap du continent asiatique ».

³ Pour l'origine du mot, voir sur le site « Pendre la clochette au chat » (Lettres-Apologue)

⁴ Febvre (L.), « Deux philosophies opportunistes de l'histoire, de Spengler à Toynbee », in *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1992, p. 120.

⁵ Thibaudet (A.), « Réflexions », *NRF*, août 1936, p. 359.

⁶ Caves (J.), « Le nihilisme européen et les Appels de l'Orient », *Philosophies*, n° 1, mars 1924, p. 62.

Spengler le débat Orient – Occident déchire et divise le monde intellectuel français. Spengler ne fait au fond que le catalyser. La plupart des dissertations se plaisent alors à célébrer l'antithèse de l'action européenne et de la contemplation asiatique, « l'activité raisonnée de l'Europe et la profondeur contemplative de l'Asie » pour reprendre les termes d'Elie Faure qui éprouvait une certaine complaisance pour ces analogies audacieuses et imprécises, et opposait la Chine associée à la raison pratique au Japon associé à la raison pure.

Les premiers écrivains qui présentent au public français le problème dans toute son acuité sont Jean Caves, dans un article intitulé « Le Nihilisme européen et les appels de l'Orient »⁷, et Frédéric Lefèvre dans *Philosophies* (interviews des nouvelles littéraires). Dans le camp adverse, celui des promoteurs des valeurs de l'Orient et du « salut par l'Orient » on trouve Henri Massis (articles du *Journal littéraire*), René Guénon⁸. Henri Barbusse et Romain Rolland font connaître à un large public les exemples du Mahatma Gandhi et de *La jeune Inde*. En 1924, Barrès publiait les résultats de son *Enquête au pays du Levant*. Deux lignes d'intellectuels s'affrontent : ceux qui à la suite de Romain Rolland pensent – à tort ou à raison – que l'Occident exsangue a prouvé le néant de ses valeurs et ne peut plus qu'aller puiser dans les sagesse orientales un renouveau vivifiant et ceux qui à la suite d'Henri Massis dénoncent le danger que représente l'Orient, dont l'Allemagne se fait le relais.

C'est l'Inde qui est alors vécue comme la civilisation importante, à travers Rabindranath Tagore en particulier et Gandhi. C'est là, formule joliment Elie Faure que « s'est accompli le plus grand effort qu'ait tenté l'homme pour s'expliquer le monde, et lui-même scruter ses origines et son destin, sonder les parois de sa cage, en éprouver les barreaux »⁹. Pour Germain Bazin en particulier, le salut viendrait de l'Inde pour échapper au duel Occident-Orient.

Aux confins de cette grande opposition, la thèse de « l'impénétrabilité de l'Orient et de l'Occident », soutenue par Maeterlinck sera relancée par André Breton qui lui donnera un certain panache. Il chante aussi l'Orient d'où nous viendrait aujourd'hui la lumière sans aucune pénétration possible dans l'autre sens. Il fait déjà de la destruction un préalable et se réjouit de la liquidation des influences méditerranéennes, en bonne voie¹⁰... La rêverie de Maeterlinck ne peut que lui plaire qui développe l'idée d'une opposition entre ce qu'il nomme le lobe occidental et le lobe oriental du cerveau humain, l'un produit la raison, la science et la conscience ; l'autre secrète là-bas l'intuition, la religion, la subconscience. L'un ne reflète que l'infini et l'inconnaissable ; l'autre ne s'intéresse qu'à ce qu'il peut limiter, à ce qu'il peut espérer comprendre. Ils représenteraient la lutte entre l'idéal moral et l'idéal matériel de l'humanité. Le lobe occidental aurait jusqu'ici paralysé et annihilé les efforts de l'autre. Il est temps pour Maeterlinck de réveiller le lobe paralysé¹¹. L'idée a encore de beaux jours devant elle...

La « renaissance de l'orientalisme » : l'Inde

La question plonge ses racines oubliées dans l'histoire profonde. De fait, la « Renaissance de l'Orientalisme » au XIXe siècle a opéré une nouvelle révolution dans les esprits. L'Occident découvre qu'il n'est pas seul titulaire d'un passé intellectuel prestigieux.

C'est l'Inde qui se présente comme la révélation massive, décisive, irrésistible. Elle est légendairement « la patrie des sages nus »¹². L'œuvre et la personne de Tagore servirent alors de pont entre l'Inde et le reste du monde. « L'Asie, c'est pour moi l'Inde de Tagore » écrit Roger Garaudy dans son ouvrage, *Pour un dialogue des civilisations*. Traduit en espagnol par un grand poète, Juan Jamon Gimenez et sa compagne, Zenobia Campubri, l'œuvre du gourou/poète indien influença beaucoup de jeunes poètes, à commencer par Pablo Neruda. Il exaspéra aussi beaucoup. En Allemagne il reçut un accueil triomphal et, enthousiasmé lui-même, il déclarait son admiration pour le peuple allemand, le « peuple idéaliste, mûr pour une rénovation ». Daniel Halévy est sans ambiguïté : l'idéalisme de Tagore recouvre le même désir de vengeance dont l'Allemagne est alors rongée et qui rend naturel qu'elle aille chercher des armes, « des dissolvants spirituels chez les ennemis de l'Occident, les Asiatiques ».

Pour Maritain, l'Inde a conçu la sagesse comme un bien suprême à conquérir par un effort ascensionnel des énergies immanentes à notre nature et par une suprême tension des possibilités de notre esprit. A ce titre,

⁷ *Philosophies*, n° 1, mars 1924, n° 2 mai 1924.

⁸ *Orient et Occident*, Paris, Payot 1924.

⁹ Faure (E.), *Mon périple, Voyage autour du monde, 1931-1932*, Paris, Seghers, 1987, chap. VI.

¹⁰ Breton (A.), « Les Appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, n° 11, Juillet 1925, p. 250-251.

¹¹ Maeterlinck (M.), *Les Sentiers dans la Montagne*, Paris, E. Fasquelle, 1919, p. 181-182.

¹² La « Renaissance orientale » est le titre qu'Edgar Quinet donne en 1841 à l'un des chapitres essentiels du *Génie des Religions*, où il célèbre l'événement.

elle ne peut que fasciner une époque en quête de sagesse nouvelle. C'est par là que la poésie moderne rejoint sans soute les aspirations des sagesse traditionnelles. Une certaine tendance de la poésie moderne, qu'elle le sache, le veuille, le reconnaisse ou non, se conçoit comme une aspiration à ouvrir le ciel : la poésie en est la clé. On discuta alors beaucoup d'une dette hindoue envers l'Europe ou occidentale envers l'Inde. Au préjugé d'une Inde « institutrice du genre humain » succéda pour un temps celui d'une Inde civilisation fermée, démentie à son tour par les faits.

L'histoire se noue déjà trois siècles auparavant. Octavio Paz la raconte avec honnêteté¹³. L'un des petits-fils d'Akbar le prince Dara Shikoh était le fils aîné de l'empereur Shah Jahan, célèbre pour les œuvres architecturales laissées à Delhi et à Agra, en particulier le Taj Mahal, hymne de regret d'un roi envers une épouse trop aimée. Ce qui ne l'empêcha pas de faire crever les yeux à son fils cadet, par une sorte de vice atavique. En 1657, Dara Shikoh qui n'avait pas hérité de l'idiosyncrasie familiale traduisit les *Upanishad* en persan avant de mourir assassiné par son propre frère, Aurangzeb, intégriste de funeste mémoire. Anquetil-Duperron, orientaliste et voyageur français du XVIIIe siècle, donna ensuite une version latine de cette traduction.

Publiée en deux volumes, en 1801 et 1802, elle fut lue avec enthousiasme par Schopenhauer : « *Dans le monde entier, il n'y a pas de lecture aussi bienfaisante et aussi élevée... cette lecture a été la consolation de ma vie et sera celle de ma mort* ». Son influence philosophique fut ensuite immense : d'abord sur Nietzsche qui le reconnaissait pour son maître, puis sur Emerson. Freud qui ne cite pas volontiers a fait exception pour celui-là. On pourrait le décrire comme un Schopenhauer psychiatrisé, tant la structure des deux systèmes est analogue. La plupart des attributs de l'inconscient ou du ça, le misanthrope de Francfort les avait déjà imputées au vouloir vivre. A partir des années 1870, il a été la grande inspiration des créateurs. Il y aurait une « clé schopenhauerienne du paysage littéraire européen »¹⁴. Explication : Schopenhauer a pris de Kant, pour l'hypostasier, la distinction du noumène et du phénomène, avec pour corollaire l'idée qu'il existe derrière l'apparence multiple des choses, un réel fondamental, substrat de toute réalité psychique ou humaine appréhendable, un réel obscur, inconnaissable. Réel inconscient mais qui détermine la pensée consciente, qui ne sait pas qu'elle est agie et passive lorsqu'elle se croit agissante. Schopenhauer appelle ce réel « la Volonté », elle est la somme de toutes les forces inconscientes et conscientes (celles-ci mues par celles là) qui est le lieu de l'Être et en constitue le grand secret. C'est devant lui que l'humanité se divise ; en dormeurs et en initiés, en « hommes ordinaires » et en « génies ». C'est ainsi que le mythe est fondé. Il aura de beaux jours devant lui.

La découverte du sanscrit

En 1771, Anquetil-Duperron a publié le *Zend Avesta*. La découverte du sanscrit vient bouleverser toutes les représentations. Le déchiffrement des écritures perdues est la grande innovation de ce siècle romantique qui voit dans le sanscrit la langue mère qui fascine les esprits. L'an de grâce 1826 met un terme à cette rêverie pourtant féconde comme l'a montré U. Eco dans un ouvrage dénué de tout préjugé où il montre la prodigieuse fécondité du mythe¹⁵. *La forma locutionis* parfaite se définit comme la forme linguistique qui ne serait ni la langue hébraïque – longtemps conçue comme la langue mère – ni la faculté générale du langage, c'est-à-dire les règles sous-jacentes à la formation de chaque langue naturelle, autrement dit, les universaux du langage. Cette *forma locutionis* était considérée (à la Renaissance en général et vraisemblablement par Dante en particulier) comme la seule qui permit la création de langues capables de refléter l'essence des choses. Mais elle fut perdue après Babel. Sans doute maintenait-on l'idée que la langue conservait des vestiges de cette langue parfaite. C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre la découverte du sanscrit, cet « œuf de Colomb de la linguistique » selon la formule de Raymond Schwab.

Franz Bopp fonde la grammaire comparée en publiant la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* et le mythe d'une langue mère unique, primitive qui eut été le sanscrit perd son prestige. Ce fut l'œuvre principale des anglais et des érudits européens que de révéler à l'Inde les splendeurs de son passé, de son histoire. En 1834, James Prinsep découvre la clef des inscriptions d'Açoka, et il ouvre ainsi la porte aux études systématiques de l'Antiquité indienne. Ce n'est qu'en 1860 qu'on découvre les magnifiques



¹³ Paz (O.), *Lueurs de l'Inde*, Paris, Arcades, Gallimard, 1997, p. 56.

¹⁴ Besançon (A.), *L'image interdite*, pp. 394 sq. Pour l'analyse des beaux jours du mythe, à lire absolument.

¹⁵ *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris Seuil, 1994, p. 63.

monuments architecturaux de l'Inde. Lorsque Faure en 1930 les visite, on les connaît depuis moins d'un siècle, ce qui peut expliquer en partie l'incomparable romantisme de son style. L'Inde est anglo-britannique et l'étoile de Gandhi se lève dans le ciel politique. Rien d'étonnant donc à ce que les années vingt connaissent pareil engouement pour l'Orient, et en particulier pour l'Inde.

C'est que la fin du siècle est traversée par une poussée religieuse qui travaille tous les secteurs et l'art en particulier. Elle est mystique et d'un mysticisme non chrétien. Les sources en sont connues mais guère examinées¹⁶, elle s'appuie sur des rapprochements en chaîne qui s'autorisent d'un usage dévergondé de l'allégorie, de la métaphore et du mythe, puisé d'ailleurs à toutes les sources. C'est un gnosticisme, qui se dramatise en romantisme ou qui va, gaiement porté par l'optimisme hérité des lumières.

« *La fiction la plus débridée est alléguée avec une assurance, un aplomb qui étonnerait si l'on oubliait que l'auteur parle à partir d'un noyau de certitude qu'il sait incommunicable, sauf au lecteur qui est parvenu au même degré d'initiation et de conviction inébranlable* ».

L'ésotérisme assurant et sans doute même facilitant le passage, la gnose s'infléchit en idéologie. Haeckel, Darwin, Ricardo et d'autres fourniront le point d'ancrage du socialisme scientifique, du racisme scientifique, de la psychanalyse scientifique.

Mais *l'Arcane* est un facteur attirant pour l'artiste et pour tous les esprits épris de mystère.

Le New âge n'est pas nouveau...



Alain Besançon

L'IMAGE
INTERDITE

UNE HISTOIRE INTELLECTUELLE
DE L'ICONOCLASME

L'ESPRIT DE LA CITÉ
FAYARD

BIBLIOGRAPHIE

- | | |
|-----------------------|---|
| Besançon (Alain.), | <i>L'image interdite</i> . |
| Breton (André), | « Les Appels de l'Orient », <i>Les Cahiers du Mois</i> , n° 11, Juillet 1925. |
| Caves (Jean) | « Le nihilisme européen et les Appels de l'Orient », <i>Philosophies</i> , 1, mars 1924. |
| Ecco (Umberto) | <i>La recherche de la langue parfaite</i> , Paris Seuil, 1994. |
| Faure (Elie) | <i>Mon périple, Voyage autour du monde, 1931-1932</i> , Paris, Seghers, 1987, chap. VI. |
| Febvre (Lucien) | « Deux philosophies opportunistes de l'histoire, de Spengler à Toynbee », in <i>Combats pour l'histoire</i> , Armand Colin, 1992. |
| Guénon (René) | <i>Orient et Occident</i> , Paris, Payot 1924. |
| Maeterlinck (Maurice) | <i>Les Sentiers dans la Montagne</i> , Paris, E. Fasquelle, 1919. |
| Paz (Octavio) | <i>Lueurs de l'Inde</i> , Paris, Arcades, Gallimard, 1997. |
| Schwab (Raymond) | <i>La Renaissance orientale</i> , Paris, Payot, 1950. |
| Thibaudet (Albert) | « Réflexions », <i>NRF</i> , août 1936. |

¹⁶ Sauf par Monsieur Alain Besançon : « L'ésotérisme », in *L'image interdite*, pp. 417 sq.